de la *Laus Pisonis* avaient déjà été signalées par Trampe, *De Lucani versu* (1888).

Le troisième article est consacré à Pétrone. Mêmes manuscrits que pour Tibulle. Dans le quatrième article l'auteur examine, toujours du point de vue du Satyricon de Pétrone, les notes publiées par Pierre Pithou, le jurisconsulte et humaniste ami du grand Cujas. Ce dernier lui avait prêté un ms. grâce auquel Pierre Pithou a pu rédiger ses *Adversaria*. Seulement les éditeurs modernes qui ont utilisé les notes de Pithou n'en ont pas toujours compris la portée et la signification, et c'est pourquoi l'auteur reprend l'examen de ces notes, en corrigeant quelques erreurs, de Buecheler notamment.

Le cinquième article contient des notes critiques concernant les Argonautiques de Valerius Flaccus. L'auteur utilise les mêmes manuscrits que pour Tibulle et, en plus, le Puteanus (de Claude Dupuy), Paris 8089. Le dernier article contient des notes critiques fondées sur les mêmes manuscrits que pour la *Laus Pisonis*. Ces notes concernent le *Culex*, l'*Aetna*, enfin Calpurnianus et Nemesianus.

L'ouvrage sera utile non seulement aux éditeurs de ces divers textes, mais encore aux médiévistes, notamment pour l'étude de l'orthographe au moyen âge.

M.-G. Nicolau.

Ouvrages scolaires.

A. Bourgery et H. Yvon, *Grammaire latine élémentaire avec exercices* : Paris, Belin, 1932, 295 pages.

Les intentions des auteurs de ce livre s'expliquent dans une courte introduction terminée par un modeste appel au jugement de ceux qui auront à l'expérimenter. Il faut reconnaître d'abord la sûreté et le bon aloi de l'érudition qui préside à ce recueil élémentaire. Œuvre de deux professeurs éminents qui sont aussi des savants appréciés dans le domaine et de la philologie et de la linguistique, il a le mérite de reposer sur une science solide mise au service d'une riche expérience pédagogique. Ainsi l'exposé du verbe est fait pour suggérer à l'élève le vrai sens de sa valeur. Il n'est question ni d'infectif ni de perfectif : ce jargon un peu barbare serait prématuré en sixième, et l'on sait que M. Yvon est un des promoteurs d'une réforme simplificatrice de la terminologie grammaticale (cf. cette *Revue*, t. IV, p. 89 et 237). Partout le verbe apparaît en deux tableaux successifs, l'un donnant les « temps d'action non terminée » et l'autre les « temps d'action terminée ». L'attention de l'enfant est particulièrement appelée sur les formes à valeur multiple, qu'il s'agisse de la déclinaison ou de la conjugaison, et d'ingénieux exercices sont destinés à les lui faire distinguer.

Une heureuse innovation tend à concilier deux nécessités qui jusque-là semblaient s'exclure. On a depuis longtemps renoncé, et avec raison, à exercer indéfiniment l'élève à la déclinaison avant qu'il ne puisse mettre une phrase sur pied, faute de connaître le maniement du verbe. L'étude simultanée de plusieurs des parties du discours, en remédiant à cet inconvénient, n'est cependant pas sans danger : elle prive l'enfant de toute vue d'ensemble sur la morphologie latine. MM. Bourgery et Yvon reviennent à l'ordre traditionnel; mais la conception des exercices est telle que le professeur, orienté par des instructions claires et une disposition soigneuse, aura à puiser dans les différentes sections du livre pour faire marcher de front deux ou trois études permettant d'aborder de bonne heure des exercices intéressants, petites phrases ou petites histoires, dont certaines, tout à fait piquantes, feront la joie de l'enfant.

C'est en vue de l'éveil de son intelligence qu'est aménagée toute la partie pratique; les auteurs connaissent son esprit ouvert, mais instable; ils ont inventé la gymnastique propre à amuser sa curiosité, à stimuler son attention; bien qu'ils le conduisent loin déjà dans la connaissance de la morphologie et de la syntaxe, il semble que rien ne soit précipité, car la gradation est excellente. Ce traité élémentaire est nourri d'une connaissance sûre de la psychologie enfantine autant que des dernières mises au point de l'érudition.

A. GUILLEMIN.

L. DEBEAUVAIS, *Cours de langue latine à l'usage de l'enseignement secondaire*, publié par un groupe de professeurs sous la direction de L. Debeauvais. Grammaire complète : Paris, E. Belin, 1932, 296 + VIII pages.

La grammaire que vient de publier un groupe de professeurs, sous la direction de M. L. Debeauvais, représente, comme l'atteste la bibliographie de la page VIII, un effort sincère pour renouveler l'enseignement du latin dans les classes secondaires en y faisant pénétrer l'esprit de l'enseignement supérieur. La syntaxe atteste par sa présentation typographique et par l'agencement même des règles dans chaque partie un effort louable vers des doctrines claires et complètes. Je signale, en particulier, la présentation très minutieuse et très réussie de tout ce qui concerne les compléments de temps et de lieu. Si l'on peut regretter dans la dernière section que la règle concernant la suppression de la préposition devant un groupe contenant *locus* soit reléguée dans une note écrite en caractères minuscules (p. 190) et dans laquelle sont omis les mots *pars* et *regio* jouissant du même privilège, en revanche la présentation des compléments de temps est un chef-d'œuvre de prévoyance. Des tableaux fort clairs récapitulent ici et là les grandes sections syn-

taxiques; comme modèle du genre, on peut remarquer celui qui commence p. 225 et contient une liste, précieuse pour les élèves, des diverses constructions exigées par les verbes latins les plus usités. Dans cette seconde partie, une seule chose me semble regrettable. Pourquoi dans un ouvrage bien au point et qui vient de paraître rencontre-t-on encore ces appendices (p. 269 et suiv.) faits en apparence pour alléger l'enseignement et qui, en réalité, l'embrouillent tout en donnant à un volume neuf l'aspect d'une seconde édition remise au point avec économie?

La première partie de l'ouvrage ne vaut pas la seconde. On sent peser cruellement sur elle une tradition périmée et que l'enseignement secondaire ne se résout pas à jeter par-dessus bord. Remarquons qu'il s'agit d'une grammaire à l'usage des hautes classes. En lisant dans les notes les noms de Niedermann, Meillet, Ernout, Lebreton, Vendryes, etc..., et en parcourant ensuite la doctrine contenue dans le texte, on a l'impression d'un désaccord pénible, comme d'un donjon du moyen âge éclairé à l'électricité, d'une marquise s'embarquant en avion avec mouches et paniers. La responsabilité des fausses notes ne doit pas être rejetée exclusivement sur les auteurs du livre : tout le public lettré en est responsable, comme l'attestent certains aspects de la querelle engagée chez nous depuis un an autour de la grammaire.

Prenons la conjugaison des verbes : nous y trouvons encore la notion des temps primitifs avec tous les inconvénients qu'elle comporte, dont le plus mince est d'engager un élève à voir entre *legĕre* et *legēbam* le même rapport qu'entre *monēre* et *monēbam*. Sans doute les auteurs ont barré le chemin à cette bévue en distinguant *ama-re* et *leg-ere* par la coupure qui sépare radical et désinence. Mais n'est-ce pas déjà trop de l'avoir suggérée et cette présentation simplifie-t-elle quelque chose? N'aurait-il pas été plus aisé et plus satisfaisant d'envisager l'instabilité de l'*ĕ* et de l'*ĭ* qui seule rend intelligibles et même réguliers les caprices des conjugaisons en *-o*, *-ĕre* et *-io*, *-ĕre?* Allons plus loin : aurait-il été vraiment si difficile de bâtir la conjugaison du verbe latin sur ses deux radicaux au lieu de faire intervenir des considérations désuètes? N'aurait-on pu donner au suffixe du supin sa vraie physionomie, *-tum* passant dans certaines conditions à *-sum*, ce qui permet de l'apparenter au verbal grec en -τος dont il conserve si souvent le sens, au lieu d'enseigner l'existence d'un pseudo-suffixe *-um* s'attachant à un pseudo-radical *amat-* (p. 47). Même tour de force dans les déclinaisons pour conserver l'ancienne façade. Qu'est-ce donc que cette déclinaison parisyllabique (*civis*) qui contient aussi des monosyllabes imparisyllabiques (*urbs*) et en plus des polysyllabes imparisyllabiques (*prudens*)? La vérité, comme toujours, est ici plus claire que le mensonge : cette déclinaison est caractérisée par la prédominance de la voyelle *-i*; non seulement *-ium* au géni-

tif pluriel, *-ia* au nominatif-accusatif neutre pluriel, *-i* souvent à l'ablatif singulier, mais encore *-im* à l'accusatif singulier dans quelques mots que les grammaires les plus élémentaires rougiraient d'omettre, et *-is* à l'accusatif pluriel, que les élèves rencontreront parfois dans les textes de l'enseignement secondaire, toujours dans ceux de l'enseignement supérieur, sans que leur attention ait été appelée de ce côté. Cette prédominance de l'*i* s'explique et se retient si l'on avertit les élèves qu'elle caractérise les thèmes en *-i*, dont certains ont perdu au nominatif leur caractéristique. Après quoi, on pourra donner comme symboles empiriques de reconnaissance de ces thèmes les divers signes (parisyllabisme, terminaison de monosyllabes par deux consonnes, etc...) qui servent aujourd'hui à constituer le plus stupéfiant des pots pourris sous la rubrique du parisyllabique. Resteront les exceptions dans les deux sens : mais le mode de présentation actuel ne les rend pas moins anomales. Pourquoi recourir à un mensonge que les théologiens qualifieraient peut-être de joyeux, mais qui ne l'est guère?

Pourquoi? c'est que, lorsque plusieurs générations successives ont été mal embarquées, rien n'est moins aisé que de changer le mode de navigation. Si nous en doutons, pensons au paradoxe de notre orthographe et à l'impossibilité où nous sommes de sortir de cette impasse.

A. GUILLEMIN.